

Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse

Gesammelte Werke, XV, 119-145

Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse.

Œuvres complètes, PUF, XIX, 195-219

XXXIII^e Leçon

LA FÉMINITÉ

195 [G.W., 119]

Mesdames et Messieurs, tout le temps pendant lequel je me prépare à parler avec vous, je lutte contre une difficulté interne. Je ne me sens pour ainsi dire pas sûr de la licence que je prends. Il est bien exact qu'en quinze années de travail, la psychanalyse s'est modifiée et enrichie, mais une introduction à la psychanalyse n'en pourrait pas moins rester sans modification ni complément. J'ai toujours la vague impression qu'il manque à ces conférences de quoi justifier leur existence. Aux analystes je dis trop peu de choses, et absolument rien de nouveau, mais à vous j'en dis trop, et des choses pour la compréhension desquelles vous n'êtes pas équipés, qui ne sont pas pour vous. Je me suis mis en quête d'excuses et j'ai voulu justifier chacune des leçons en avançant une raison différente. La première, sur la théorie du rêve, devait vous remettre d'un coup au milieu de l'atmosphère analytique et vous montrer combien nos points de vue se sont avérés solides. Ce qui me stimulait dans la deuxième, qui suit les voies allant du rêve à ce qu'on appelle l'occultisme, c'était l'occasion de dire librement un mot d'un domaine de travail où aujourd'hui des attentes pleines de préjugés combattent contre des résistances passionnées, et il m'était permis d'espérer que votre jugement, éduqué à la tolérance par l'exemple de la psychanalyse, ne refuserait pas de m'accompagner dans cette excursion. [120] La troisième leçon, celle sur la décomposition de la personnalité, prétendait assurément vous imposer les plus dures exigences, tant son contenu était étrange, mais il m'était impossible de ne pas vous livrer ce premier rudiment d'une psychologie du moi, et si nous l'avions possédé il y a quinze ans, je l'aurais forcément déjà mentionné alors. La dernière leçon enfin, que vous n'avez vraisemblablement suivie qu'au prix d'une grande tension, apportait des rectifications nécessaires, de nouvelles tentatives de solution aux questions-énigmes les plus importantes, et mon introduction serait devenue une induction à

196

l'erreur si j'avais fait silence là-dessus. Vous le voyez, si l'on commence à s'excuser, on en arrive finalement à ce que tout soit inévitable, tout soit fatalité. Je me soumetts ; je vous prie de faire de même.

La leçon d'aujourd'hui ne devrait pas non plus trouver place dans une introduction, mais elle peut vous donner un échantillon d'un travail analytique détaillé et je peux vous dire deux sortes de choses pour la recommander. Elle n'apporte rien que des faits observés, presque sans adjonction de spéculation, et elle s'occupe d'un thème qui revendique votre intérêt comme à peu près nul autre. Sur l'énigme de la féminité, les êtres humains se sont de tout temps livrés à des ruminations :

« Têtes à bonnets hiéroglyphiques
Têtes à turban et barrettes noires
Têtes emperruquées et mille autres

Pauvres têtes humaines en sueur. »
(Heine, *Nordsee* ^a)

Vous non plus, vous ne vous êtes sans doute pas exclus de cette ruminant, dans la mesure où vous êtes des hommes ; on n'attend pas cela des femmes qui sont parmi vous, elles sont elles-mêmes cette énigme. Masculin ou féminin est la première différenciation que vous faites quand vous rencontrez un autre être humain et vous êtes habitués à faire cette différenciation avec une certitude exempte d'hésitation. [121] La science anatomique partage votre certitude

a. Strophe centrale du septième poème du 2e cycle de *Die Nordsee* (La Mer du Nord, 1825- 1826), intitulé « Fragen » (Questions). La citation de Freud est précédée de trois vers :

« Oh résolvez pour moi l'énigme de la vie,
L'énigme immémoriale qui nous tourmente
Sur laquelle déjà tant de têtes se sont livrés à des ruminations. »

Elle est suivie des « questions » proprement dites, dont aucune ne porte sur la féminité

« Dites-moi, que signifie l'être humain ?
D'où est-il venu ? Où va-t-il ?
Qui habite tout là-haut dans les étoiles d'or ? »

197

rude sur un point, et pas beaucoup au-delà. Est masculin le produit sexué masculin, le spermatozoïde, ainsi que son porteur, féminin l'oeuf, ainsi que l'organisme qui l'héberge. Dans les deux sexes se sont formés des organes qui servent exclusivement aux fonctions sexuées, organes développés, vraisemblablement à partir de la même prédisposition, en deux configurations distinctes. Dans les deux, les autres organes, les formes du corps et les tissus font voir en outre une influence exercée par le sexe, mais celle-ci est inconstante et sa proportion variable, c'est ce qu'on appelle les caractères sexués secondaires. Et voilà que la science vous dit quelque chose qui va à l'encontre de vos attentes et est vraisemblablement propre à créer la confusion dans vos sentiments. Elle attire votre attention sur le fait que des parties de l'appareil sexué masculin se trouvent aussi dans le corps de la femme, bien qu'à l'état atrophié, et de même dans l'autre cas. Elle voit dans cette présence l'indice d'une double sexualité, d'une bisexualité, comme si l'individu n'était pas homme ou femme, mais chaque fois les deux, si ce n'est qu'il a de l'un bien plus que de l'autre. Vous êtes alors invités à vous familiariser avec l'idée que le rapport selon lequel masculin et féminin se mélangent dans l'être individuel est soumis à des fluctuations fort considérables. Étant donné, cependant, qu'abstraction faite de cas rarissimes, ne sont présents chez une personne qu'une sorte de produits sexués œufs ou cellules séminales, vous ne pourrez qu'être déroutés quant à la signification décisive de ces éléments, et que tirer la conclusion que ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu, que l'anatomie ne peut saisir.

Peut-être la psychologie le peut-elle ? Nous sommes habitués à utiliser masculin et féminin aussi comme des qualités animiques, et nous avons également transféré le point de vue de la bisexualité à la vie d'âme. [122] Nous disons donc qu'un être humain, qu'il soit mâle ou femelle, a une conduite masculine sur tel point, féminine sur tel autre. Mais vous vous rendrez bientôt compte que cela est pure docilité envers l'anatomie et envers la convention. Vous ne pouvez donner aux concepts de masculin et de féminin aucun contenu nouveau. La différenciation n'est pas psychologique ; quand vous dites masculin, vous voulez dire en règle générale « actif », et quand vous dites féminin, vous voulez dire « passif ». Or il est exact

qu'une telle relation existe. La cellule sexuée masculine est activement mobile, elle va chercher la cellule féminine, et celle-ci, l'œuf, est immobile, passivement dans l'attente. Ce comportement des organismes élémentaires sexués est même prototypique de la conduite des individus sexués dans le commerce sexuel. Le mâle poursuit la femelle à fin d'union sexuelle, l'attaque, pénètre en elle. Mais ainsi justement vous avez réduit, pour la psychologie, le caractère du masculin au facteur agression. Vous douterez d'avoir atteint ainsi quelque chose d'essentiel, si vous considérez que dans bien des classes d'animaux, les femelles sont les plus fortes et sont agressives, les mâles n'étant actifs que dans le seul acte de l'union sexuée. Il en est ainsi, par ex., chez les araignées. Même les fonctions du soin aux petits et de l'élevage, qui nous semblent par excellence féminines, ne sont pas, chez les animaux, régulièrement rattachées au sexe féminin. Chez des espèces tout à fait supérieures, on observe que les sexes se partagent la tâche des soins de la couvée, ou même que le mâle s'y consacre seul. Même dans le domaine de la vie sexuelle humaine, vous avez tôt fait de remarquer combien il est insuffisant de faire se recouvrir la conduite masculine et l'activité, la conduite féminine et la passivité. La mère est, dans tous les sens du terme, active vis-à-vis de l'enfant, s'agissant de l'acte de la tétée, vous pouvez dire aussi bien qu'elle donne la tétée à l'enfant ou qu'elle se fait téter par l'enfant. Plus vous vous éloignez ensuite du domaine sexuel restreint, plus cette « erreur par recouvrement » a devient net. Il est des femmes qui peuvent déployer une grande activité dans diverses directions, des hommes qui ne peuvent pas vivre en communauté avec leurs semblables s'ils ne développent pas un haut degré de docilité passive. [123] Si vous me dites à présent que ces faits contiennent justement la preuve que les hommes, comme les femmes, sont, au sens psychologique du terme, bisexuels, j'en conclus que vous avez décidé à part vous de faire coïncider « actif » avec « masculin », « passif » avec « féminin ». Mais je vous le déconseille. Cela me semble inapproprié et cela n'apporte aucune connaissance nouvelle.

a. Expression de Silberer, in : *Probleme der Mystik und ihrer Symbolik* (Problèmes de la mystique et de sa symbolique), Wien, H. Heller & Cie, 1914. Cf. la XX^e leçon.

On pourrait penser à caractériser psychologiquement la féminité par la préférence donnée à des buts passifs. Ce n'est naturellement pas la même chose que la passivité ; une grande part d'activité peut bien être nécessaire pour imposer un but passif. Peut-être se fait-il que chez la femme, venant de la part qui est la sienne dans la fonction sexuelle, une préférence donnée à un comportement passif et à des tendances-à-but passives s'étende assez loin dans la vie, plus ou moins loin selon que ce caractère prototypique de la vie sexuelle se limite ou s'élargit. Mais, ce faisant, il nous faut prendre garde à ne pas sous-estimer l'influence des organisations sociales qui, elles aussi, poussent la femme dans des situations passives. Tout cela est encore bien loin d'être tiré au clair. Ne fermons pas les yeux sur une relation particulièrement constante entre féminité et vie pulsionnelle. La répression de son agression, répression constitutionnellement prescrite et socialement imposée à la femme, favorise l'extension de fortes motions masochistes qui réussissent en effet à lier érotiquement les tendances destructives tournées vers l'intérieur. Le masochisme est donc, comme on dit, authentiquement féminin. Mais si vous rencontrez le masochisme, comme si souvent, chez les hommes, que vous reste-t-il à faire, sinon dire que ces hommes montrent des traits féminins très nets ?

Vous voici donc déjà préparés : la psychologie, elle non plus, ne résoudra pas l'énigme de la féminité. Cette élucidation devra sans doute venir d'ailleurs et elle ne pourra pas venir avant que nous ayons appris comment, en général, est apparue la différenciation des êtres vivants en deux sexes. [124] Nous ne savons rien là-dessus et la séparation en deux sexes est pourtant un caractère très frappant de la vie organique, par lequel elle se distingue de façon tranchée de la

nature non vivante. Cependant, nous trouvons suffisamment à étudier sur ceux des individus humains qui, par la possession d'organes génitaux féminins, sont caractérisés comme étant féminins de façon manifeste ou prépondérante. De plus, il répond à la spécificité de la psychanalyse de ne pas prétendre décrire ce qu'est la femme — tâche dont elle ne pourrait guère s'acquitter —, mais d'examiner comment elle le devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant à prédisposition bisexuelle. Nous avons ces derniers temps appris à ce sujet un certain nombre de choses, grâce au fait que plusieurs de nos excellentes

200

collègues dans l'analyse ont commencé à travailler cette question. La discussion à ce sujet a reçu de la différence des sexes une stimulation particulière, car chaque fois qu'une comparaison semblait tourner au désavantage de leur sexe, nos dames pouvaient exprimer le soupçon que nous, les analystes masculins, n'aurions pas surmonté certains préjugés profondément enracinés contre la féminité, ce qui trouverait maintenant sa sanction dans la partialité de notre recherche. Par contre, sur le terrain de la bisexualité, il nous était facile d'éviter toute impolitesse. Nous n'avions qu'à dire cela ne vaut pas pour vous. Vous êtes une exception, vous êtes sur ce point plus masculines que féminines.

C'est avec deux attentes que nous abordons alors l'investigation du développement sexuel féminin : la première, c'est qu'ici non plus la constitution ne se pliera pas à la fonction sans se rebeller. L'autre, que les tournants décisifs se trouveront, dès avant la puberté, déjà amorcés ou effectués. Toutes deux se trouvent bientôt confirmées. En outre, la comparaison avec ce qui se passe chez le garçon nous dit que le développement de la petite fille en femme normale est le plus difficile et le plus compliqué, car il comprend deux tâches de plus, dont le développement de l'homme n'offre aucun pendant. [125] Suivons le parallèle à partir de son début. Déjà, assurément, le matériel est distinct chez le garçon et chez la fille ; pour constater cela, il n'est pas besoin de psychanalyse. La différence dans la formation des organes génitaux s'accompagne d'autres traits distinctifs corporels qui sont trop connus pour qu'il soit besoin de les mentionner. Dans la prédisposition pulsionnelle aussi ressortent des différences qui font pressentir l'être ultérieur de la femme. La petite fille est, en règle générale, moins agressive, opposante et autosuffisante, elle semble avoir un plus grand besoin de la tendresse qu'on doit lui témoigner et être, par là même, plus dépendante et plus docile. Le fait qu'elle se laisse éduquer plus facilement et plus vite à la maîtrise des excréments n'est, très vraisemblablement, que la conséquence de cette docilité ; l'urine et les selles sont en effet les premiers cadeaux que l'enfant fait aux personnes qui prennent soin de lui, leur maîtrise étant la première concession que se laisse arracher la vie pulsionnelle enfantine. On retire aussi l'impression que la petite fille est plus intelligente, plus vive que le garçon

201

du même âge, elle va davantage à la rencontre du monde extérieur et fait, à la même époque, des investissements d'objet plus forts. Je ne sais pas si cette avance dans le développement a été corroborée par des constatations exactes, en tout cas il est établi que la fille ne peut être dite intellectuellement en retard. Mais ces différences quant au sexe n'entrent pas beaucoup en ligne de compte, elles peuvent être pondérées par des variations individuelles. Par rapport à nos desseins immédiats, nous pouvons les négliger.

Pour ce qui est des phases précoces du développement de la libido, les deux sexes semblent les traverser de la même manière. On aurait pu s'attendre à ce que se manifeste, chez la fille, dès la phase sadique-anale, un retard de l'agression, mais ce n'est pas exact. L'analyse du jeu des enfants a montré à nos analystes femmes que les impulsions agressives des petites filles ne

laissent rien à souhaiter quant à la profusion et à la véhémence. Avec l'entrée dans la phase phallique, les différences des sexes cèdent totalement le pas devant leurs concordances. [126] Il nous faut maintenant reconnaître que la petite fille est un petit homme. Cette phase, on le sait, est caractérisée chez le garçon par le fait qu'il sait obtenir de son petit pénis des sensations empreintes de plaisir et qu'il met en relation l'état d'excitation de celui-ci avec ses représentations d'un commerce sexuel. La fille en fait de même avec son clitoris, encore plus petit. Il semble que chez elle tous les actes onaniques se déroulent au niveau de cet équivalent du pénis, le vagin qui est proprement féminin étant encore non découvert pour les deux sexes. Il est vrai que des voix isolées font aussi état de sensations vaginales précoces, mais il ne saurait guère être facile de différencier celles-ci de sensations anales ou vulvaires ; en aucun cas elles ne peuvent jouer un grand rôle. Nous sommes en droit de maintenir qu'à la phase phallique de la fille, c'est le clitoris qui est la zone érogène directrice. Mais bien sûr, cela ne va pas rester ainsi ; avec le tournant vers la féminité, le clitoris va, en tout ou en partie, céder au vagin sa sensibilité et, en même temps, sa significativité, et ce serait là une des deux tâches dont le développement de la femme doit s'acquitter, alors que l'homme, plus heureux, n'a qu'à poursuivre, à l'époque de la maturité sexuée, ce à quoi il s'était exercé dès la période de la floraison sexuelle précoce.

202

Nous reviendrons encore sur le rôle du clitoris, nous tournant maintenant vers la seconde tâche dont est grevé le développement de la fille. Le premier objet d'amour du garçon est la mère, elle le reste aussi dans la formation du complexe d'Œdipe et, en allant au fond des choses, tout au long de sa vie. Pour la fille aussi, la mère et les figures, qui fusionnent avec elle, de la nourrice, de la dispensatrice des soins est nécessairement le premier objet ; en effet, les premiers investissements d'objet ont lieu en étayage sur la satisfaction des grands et simples besoins vitaux, et les modalités des soins aux enfants sont les mêmes pour les deux sexes. Dans la situation œdipienne pourtant, le père est devenu pour la fille l'objet d'amour et nous nous attendons à ce que, dans un déroulement normal du développement, celle-ci trouve, à partir de l'objet-père, la voie vers le choix d'objet définitif. [127] La fille doit donc, au fil des temps, échanger zone érogène et objet, que le garçon conserve l'une comme l'autre. La question qui se pose alors, c'est de savoir comment cela se produit, en particulier comment la fille passe-t-elle de la mère à la liaison au père, ou, en d'autres termes comment passe-t-elle de sa phase masculine à la phase féminine, qui lui est biologiquement assignée ?

Or ce serait une solution d'une simplicité idéale, si nous pouvions faire l'hypothèse qu'à partir d'un âge déterminé, l'influence élémentaire de l'attraction réciproque des sexes se fait valoir et pousse cette petite femme vers l'homme, tandis que la même loi permettrait au garçon de rester avec persistance auprès de la mère. On pourrait même ajouter que les enfants suivent en cela les signes que leur adresse la préférence des parents quant au sexe. Mais ce ne nous sera pas si facile, nous ne savons guère si nous pouvons croire sérieusement à cette puissance mystérieuse, non décomposable plus avant par l'analyse, pour laquelle les poètes s'exaltent tant. C'est une information d'une tout autre sorte que nous avons tirée d'investigations laborieuses, pour lesquelles le matériel au moins était facile à recueillir. Il vous faut en effet savoir que le nombre des femmes qui demeurent jusqu'à une époque tardive dans la tendre dépendance à l'égard de l'objet-père, voire à l'égard du père réel, est très grand. Sur le cas de ces femmes ayant une liaison au père intense et de longue durée, nous avons fait des constatations surprenantes.

Nous savions naturellement qu'il y avait eu un stade antérieur de liaison à la mère, mais nous ne savions pas qu'il pouvait être si riche de contenu, qu'il pouvait se maintenir si longtemps et laisser derrière lui tant de facteurs occasionnant fixations et dispositions. Au cours de cette période, le père n'est qu'un rival importun ; dans bien des cas, la liaison à la mère dure au-delà de la quatrième année. Presque tout ce que nous trouvons plus tard dans la relation au père était déjà présent dans cette liaison et a été par la suite transféré sur le père. Bref, nous acquérons la conviction qu'on ne peut pas comprendre la femme si l'on ne prend pas en compte cette phase de liaison préœdipienne à la mère.

Nous serons alors contents de savoir quelles sont les relations libidinales de la fille à la mère. [128] La réponse est : elles sont fort variées. Étant donné qu'elles passent par les trois phases de la sexualité infantile, elles prennent aussi les caractères de chacune de ces phases, s'exprimant par des souhaits oraux, sadiques-anaux et phalliques. Ces souhaits représentent des motions aussi bien actives que passives si on les réfère à la différenciation des sexes survenant ultérieurement, ce qu'on doit pourtant éviter autant que possible, on peut les appeler masculins et féminins. Ils sont en outre pleinement ambivalents, de nature tout aussi bien tendre qu'hostile-agressive. Souvent, ces derniers ne se font jour qu'après avoir été transformés en représentations d'angoisse. Il n'est pas toujours facile de dégager la formulation de ces souhaits sexuels précoces ; le souhait qui s'exprime le plus nettement est celui de faire un enfant à la mère, tout comme le souhait lui correspondant de lui mettre au monde un enfant, tous deux appartenant à la période phallique, ne manquant pas d'être déconcertants, mais constatés sans le moindre doute par l'observation analytique. L'attrait de ces investigations réside dans les surprenantes trouvailles particulières qu'elles nous apportent. On découvre ainsi par ex. que l'angoisse d'être tuée ou empoisonnée, qui peut former plus tard le noyau d'une affection paranoïaque, est, dès cette période préœdipienne, référée à la mère. Ou un autre cas ; vous vous souvenez d'un épisode intéressant de l'histoire de la recherche analytique qui m'a valu bien des heures pénibles. A l'époque où l'intérêt principal était dirigé sur la mise à découvert de traumatismes sexuels de l'enfance, presque toutes mes

patientes féminines me racontaient qu'elles avaient été séduites par le père. Il me fallut finalement m'apercevoir que ces comptes rendus n'étaient pas vrais, et j'appris ainsi à comprendre que les symptômes hystériques dérivent de fantaisies, non d'événements réels. C'est plus tard seulement que je pus reconnaître dans cette fantaisie de la séduction par le père l'expression du complexe d'Œdipe typique chez la femme. [129] Et voilà qu'on retrouve, dans la préhistoire préœdipienne des filles, la fantaisie de séduction, mais la séductrice est régulièrement la mère. Or ici la fantaisie touche le sol de la réalité effective, car ce fut effectivement la mère qui, lors des gestes requis par les soins corporels, ne put que susciter des sensations de plaisir au niveau de l'organe génital, peut-être même les éveiller pour la première fois.

Je m'attends à ce que vous soyez prêts à soupçonner que cette description de la richesse et de la force des relations sexuelles de la petite fille à sa mère accuse beaucoup le trait. On a pourtant l'occasion de voir des petites filles et l'on ne remarque chez elles rien de semblable. Mais l'objection n'est pas pertinente ; on peut voir suffisamment de choses sur les enfants si l'on s'entend à observer, et de plus vous n'oublierez pas quelle faible part de ses souhaits sexuels l'enfant peut amener à une expression préconsciente, voire communiquer. Nous n'usons donc que de notre bon droit en étudiant après coup les résidus et les conséquences de ce monde de sentiments sur des personnes chez qui ces processus de développement avaient atteint une extension particulièrement nette ou même excessive. La pathologie nous a en effet

toujours rendu le service de rendre connaissables, par isolation et exagération, des états de choses qui, dans la normalité, seraient restés recouverts. Et comme nos investigations n'ont en aucune façon été effectuées sur des êtres humains gravement anormaux, j'estime que nous pourrions tenir leurs résultats pour dignes de foi.

Nous dirigerons maintenant notre intérêt sur la seule question de savoir de quoi périt cette puissante liaison à la mère chez la fille. Nous savons que c'est là son destin habituel ; elle est vouée à céder la place à la liaison au père. Nous rencontrons alors un fait qui nous indique le chemin à suivre. Il ne s'agit pas, dans cette étape du développement, d'un simple changement d'objet. L'acte de se

205

détourner de la mère se produit sous le signe de l'hostilité, la liaison à la mère débouche dans de la haine. [130] Une telle haine peut devenir très frappante et se maintenir toute la vie ; elle peut plus tard être soigneusement surcompensée ; en règle générale, une partie d'elle est surmontée, une autre partie subsiste. Les événements des années ultérieures ont naturellement une forte influence là-dessus. Mais nous nous limitons à étudier la haine à l'époque où la fille se tourne vers le père, et à enquêter sur ses motivations. Nous entendons alors une longue liste de plaintes et doléances contre la mère, de valeur très diverse, qui sont censées justifier les sentiments hostiles de l'enfant, et que nous ne manquerons pas de prendre en compte. Certaines sont des rationalisations évidentes, c'est à nous de trouver les sources effectives de l'hostilité. J'espère que vous serez partie prenante si je vous guide cette fois à travers tous les détails d'une investigation psychanalytique.

Le reproche à l'encontre de la mère, qui remonte le plus loin, est qu'elle a dispensé trop peu de lait à l'enfant, ce qui lui est imputé à manque d'amour. Or ce reproche a, dans nos familles, un certain bien-fondé. Les mères n'ont souvent pas assez de nourriture pour l'enfant et se contentent de lui donner la tétée quelques mois, une moitié ou trois quarts d'année. Chez les peuples primitifs, les enfants sont nourris au sein maternel jusqu'à deux ou trois ans. La figure de la nourrice est en règle générale fusionnée avec la mère : là où cela ne s'est pas produit, le reproche se transforme en cet autre qu'elle a renvoyé trop tôt la nourrice qui, avec tant de complaisance, nourrissait l'enfant. Mais quel qu'ait pu être l'état de choses effectif, il est impossible que le reproche de l'enfant soit fondé toutes les fois où on le rencontre. Il semble bien plutôt que l'avidité de l'enfant pour sa première nourriture soit absolument insatiable, qu'il ne se remette jamais de la douleur d'avoir perdu le sein maternel. Je ne serais absolument pas surpris que l'analyse d'un primitif, à qui il était encore loisible de téter le sein maternel alors qu'il savait déjà courir et parler, mît au jour le même reproche. C'est à ce retrait du sein que se rattache vraisemblablement aussi l'angoisse d'empoisonnement. [131] Est poison la nourriture qui vous rend malade. Peut-être l'enfant ramène-t-il aussi les premières maladies qu'il contracte à ce refusment [*Versagung*]. Il faut déjà une

206

bonne part d'apprentissage intellectuel pour croire au hasard ; le primitif, l'inculte, certainement aussi l'enfant, savent avancer une raison pour tout ce qui arrive. Peut-être était-ce à l'origine un motif, au sens de l'animisme. Dans certaines couches de notre population, aujourd'hui encore, personne ne peut mourir sans être censé avoir été tué par un autre, de préférence par le docteur. Et la réaction névrotique régulière à la mort d'une personne proche est bien l'auto-accusation d'avoir soi-même causé cette mort.

La plainte suivante portée contre la mère s'embrace quand le nouvel enfant apparaît dans la chambre d'enfants. Si possible, elle maintient la corrélation avec le refusment oral. La mère ne

pouvait ou ne voulait plus donner de lait à l'enfant parce qu'elle avait besoin de cette nourriture pour le nouveau venu. Dans le cas où les deux enfants sont à ce point rapprochés que la lactation est affectée par la seconde grossesse, ce reproche acquiert bel et bien un fondement réel et, ce qui est remarquable, même lorsqu'il n'y a qu'une différence d'âge de 11 mois, l'enfant n'est pas trop jeune pour prendre connaissance de cet état de choses. Mais ce n'est pas seulement la nourriture lactée que l'enfant envie à cet intrus et rival non souhaité, ce sont également tous les autres signes de la sollicitude maternelle. Il se sent détrôné, spolié, lésé dans ses droits, il déverse une haine jalouse sur le petit frère ou la petite sœur et développe contre la mère infidèle une rancune qui parvient à s'exprimer très souvent dans une modification fâcheuse de sa conduite. Il devient par exemple « méchant », irritable, indocile, et défait ses acquisitions quant à la maîtrise de ses excréments. Tout cela est connu depuis longtemps et accepté comme allant de soi, mais nous nous faisons rarement une représentation exacte de la force de ces motions jalouses, de la ténacité avec laquelle elles persistent, ainsi que de la grandeur de leur influence sur le développement ultérieur. [132] En particulier du fait qu'une nourriture toujours nouvelle est fournie à cette jalousie dans les années ultérieures de l'enfance, et que tout ce bouleversement se répète à chaque nouvelle naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur. D'ailleurs le fait que l'enfant reste éventuellement le chéri préféré de la mère ne change pas grand-chose ; les revendications d'amour de l'enfant sont démesurées, elles exigent l'exclusivité, ne tolérant aucun partage.

207

Une source abondante de l'hostilité de l'enfant envers la mère est fournie par ses souhaits sexuels multiples, changeant selon la phase de la libido, et qui, la plupart du temps, ne peuvent être satisfaits. Le plus fort de ces refusements se produit à la période phallique, quand la mère interdit l'activité empreinte de plaisir portant sur l'organe génital — souvent sous de dures menaces et avec tous les signes de la répugnance —, alors qu'elle y avait elle-même induit l'enfant. On pourrait estimer qu'il y a là suffisamment de motifs pour donner un fondement à ce que la fille se détourne de la mère. On jugerait alors que cette désunion résulte inévitablement de la nature de la sexualité enfantine, de la démesure des revendications d'amour et de l'incapacité des souhaits sexuels à être accomplis. On pense peut-être même que cette première relation d'amour de l'enfant est condamnée à la disparition, précisément parce qu'elle est la première, car ces investissements d'objet précoces sont régulièrement ambivalents à un haut degré ; à côté de l'amour fort, est toujours présent un fort penchant à l'agression, et plus passionnément l'enfant aime son objet, plus il devient sensible aux déceptions et refusements de la part de celui-ci. Finalement, l'amour ne peut que succomber à l'accumulation d'hostilité. Ou bien on peut récuser une telle ambivalence originelle des investissements d'amour et renvoyer au fait que c'est la nature particulière du rapport mère-enfant qui conduit avec la même inéluctabilité à la perturbation de l'amour enfantin, car même l'éducation la plus douce ne peut faire autrement qu'exercer de la contrainte et introduire des restrictions ; et toute intrusion de ce genre dans sa liberté ne peut que provoquer chez l'enfant, comme réaction, le penchant à la révolte et à l'agression. [133] J'estime que la discussion de ces possibilités pourrait devenir très intéressante, mais une objection se présente alors soudain, qui pousse notre intérêt dans une autre direction. En effet, tous ces facteurs, les rebuffades, les déceptions d'amour, la jalousie, la séduction, avec l'interdit qui lui succède, entrent pourtant aussi en action dans le rapport du garçon à la mère, sans être pourtant en mesure de le rendre étranger à l'objet-mère. Si nous ne trouvons pas quelque chose qui soit spécifique de la fille, et qui ne se rencontre pas chez le garçon, ou pas ainsi, nous n'aurons pas expliqué l'issue de la liaison à la mère chez la fille.

J'estime que nous avons trouvé ce facteur spécifique, et assurément à l'endroit attendu, bien que sous une forme surprenante. A l'endroit attendu, dis-je, car il réside dans le complexe de castration. La différence anatomique doit pourtant bien se marquer dans des conséquences psychiques. Mais ce fut une surprise d'apprendre des analyses que la fille rend la mère responsable de son défaut de pénis et ne lui pardonne pas de lui avoir infligé ce désavantage. Vous voyez, nous attribuons à la femme aussi un complexe de castration. Avec de bonnes raisons, mais il ne peut avoir le même contenu que chez le garçon. Le complexe de castration apparaît chez celui-ci une fois qu'il a appris, par la vue d'un organe génital féminin, que le membre qu'il tient en si haute estime ne doit pas nécessairement aller de pair avec le corps. Il se souvient alors des menaces qu'il s'est attirées en s'occupant de son membre, il commence à leur accorder créance et il tombe dès lors sous l'influence de l'angoisse de castration, qui devient le moteur le plus puissant de son développement ultérieur. Le complexe de castration de la fille, lui aussi, est inauguré par la vue de l'autre organe génital. Elle note aussitôt la différence et aussi — il faut l'avouer — sa signification. [134] Elle se sent gravement lésée, exprime souvent qu'elle voudrait « avoir aussi quelque chose comme ça » et succombe alors à l'envie de pénis, qui laissera derrière elle des traces indélébiles dans son développement et dans la formation de son caractère et qui, même dans le cas le plus favorable, ne pourra être surmontée sans une grande dépense psychique. Que la fille reconnaisse le fait de son défaut de pénis ne veut pas dire pour autant qu'elle s'y soumette facilement. Au contraire, elle reste encore longtemps attachée au souhait d'acquérir aussi quelque chose comme ça, elle croit à cette possibilité jusqu'à un âge invraisemblablement avancé et, encore en des temps où le savoir de ce qu'est la réalité a depuis longtemps mis au rebut l'accomplissement de ce souhait comme étant inaccessible, l'analyse peut mettre en évidence que ce souhait est resté conservé dans l'inconscient et qu'il a gardé un investissement d'énergie considérable. Le souhait de finir par acquérir quand même le pénis tant désiré peut encore apporter sa contribution aux motifs qui poussent la femme mûre à entrer en analyse, et ce qu'elle peut raisonnablement attendre de l'analyse, par exemple

la capacité d'exercer une profession intellectuelle, peut souvent être reconnu comme un avatar sublimé de ce souhait refoulé.

On ne peut pas vraiment douter de la significativité de l'envie de pénis. Entendez comme un exemple d'injustice masculine l'affirmation que l'envie et la jalousie jouent, dans la vie d'âme des femmes, un rôle encore plus grand que chez les hommes. Non que ces particularités se trouvent absentes chez les hommes ou que, chez les femmes, elles n'aient pas d'autre racine que l'envie de pénis, mais nous penchons à attribuer ce plus chez les femmes à cette dernière influence. Mais chez certains analystes est apparu le penchant à rabaisser dans sa significativité cette première vague d'envie de pénis lors de la phase phallique. Ils estiment que ce qu'on trouve de cette position chez la femme est, pour l'essentiel, une formation secondaire qui s'est produite à l'occasion de conflits ultérieurs, par régression à cette motion infantile-précoce. Il y a là un problème général de la psychologie des profondeurs. Dans beaucoup de positions pulsionnelles pathologiques — ou même seulement inhabituelles —, par ex. dans toutes les perversions sexuelles, la question est de savoir quelle part de leur force doit être attribuée aux fixations infantiles-précoces, et quelle part à l'influence d'expériences vécues et de développements ultérieurs. [135] Il s'agit là presque toujours de séries complémentaires, telles que nous en avons fait l'hypothèse dans la discussion sur l'étiologie des névroses. Les deux facteurs se répartissent dans cette causation en des proportions variables ; un moins d'un côté est compensé par un plus de l'autre. L'infantile apporte dans tous les cas la direction, il n'emporte

pas toujours la décision, même s'il le fait souvent. Précisément dans le cas de l'envie de pénis, je voudrais prendre résolument parti pour la prépondérance du facteur infantile.

La découverte de sa castration est un tournant dans le développement de la fille. Trois directions de développement en partent ; l'une conduit à l'inhibition sexuelle ou à la névrose, la deuxième à la modification du caractère au sens d'un complexe de masculinité, la dernière enfin à la féminité normale. Sur toutes trois, nous avons appris pas mal de choses, même si ce n'est pas tout. Le contenu essentiel de la première est que la petite fille, qui avait jusqu'alors vécu de façon masculine, sachant se procurer du plaisir par l'excitation

210

de son clitoris et mettant cette activité en relation avec ses souhaits sexuels, souvent actifs, qui concernaient la mère, se laisse gâcher la jouissance de sa sexualité phallique par l'influence de l'envie de pénis. Atteinte dans son amour de soi par la comparaison avec le garçon tellement mieux doté, elle renonce à la satisfaction masturbatoire au niveau du clitoris, rejette son amour pour la mère et, ce faisant, il n'est pas rare qu'elle refoule une bonne part de ses tendances sexuelles en général. L'acte de se détourner de la mère ne s'effectue sans doute pas d'un seul coup, car la fille prend d'abord sa castration pour un malheur individuel, ce n'est que progressivement qu'elle l'étend à d'autres êtres féminins, finalement à la mère aussi. Son amour avait concerné la mère phallique ; avec la découverte que la mère est castrée, il devient possible de la laisser tomber comme objet d'amour, de sorte que les motifs d'hostilité accumulés depuis longtemps prennent le dessus. [136] Cela veut donc dire que, par la découverte de l'absence de pénis, la femme est dévalorisée pour la fille tout comme pour le garçon, et plus tard peut-être pour l'homme.

Vous savez tous quelle significativité étiologique prééminente nos névrosés accordent à leur onanisme. Ils le rendent responsable de tous leurs maux et nous avons grand-peine à les amener à croire qu'ils sont dans l'erreur. Mais à vrai dire, nous devrions leur concéder qu'ils sont dans leur droit, car l'onanisme est l'agent d'exécution de la sexualité infantine, le développement défectueux de celle-ci étant en effet ce dont ils souffrent. Mais les névrosés incriminent le plus souvent l'onanisme du temps de la puberté ; l'onanisme de la prime enfance, qui est en réalité celui qui compte, ils l'ont, le plus souvent, oublié. Je voudrais avoir un jour l'occasion de vous exposer de façon circonstanciée quelle importance acquièrent, pour la névrose ultérieure ou le caractère de l'individu, tous les détails factuels de l'onanisme précoce, à savoir s'il a été découvert ou non, comment les parents l'ont combattu ou toléré, si l'individu a réussi lui-même à le réprimer. Tout cela a laissé derrière soi dans son développement des traces impérissables. Mais je suis plutôt content de ne pas avoir à le faire ; ce serait une tâche longue et ardue, et à la fin, vous me mettriez dans l'embarras, car vous exigeriez très certainement de moi des conseils pratiques sur la façon dont on doit se

211

comporter, en tant que parent ou éducateur, envers l'onanisme des petits enfants. Dans le développement des filles, que je vous expose, vous voyez maintenant un exemple montrant que l'enfant fait elle-même des efforts pour se libérer de l'onanisme. Mais elle n'y réussit pas toujours. Là où l'envie de pénis a éveillé une forte impulsion contre l'onanisme clitoridien et où celui-ci ne veut quand même pas céder, s'engage un violent combat de libération, dans lequel la fille prend en quelque sorte elle-même le rôle de la mère à présent destituée et exprime tout son mécontentement envers le clitoris jugé inférieur en s'opposant à la satisfaction trouvée en lui. Bien des années plus tard encore, alors que l'activité onanique est réprimée depuis longtemps, un intérêt persiste, qu'il nous faut interpréter comme une défense contre une tentation qui

continue à être encore redoutée. [137] Il se manifeste dans l'émergence d'une sympathie pour des personnes chez qui on suppose des difficultés analogues, il intervient comme motif pour contracter un mariage, il peut même déterminer le choix du partenaire dans le mariage ou dans l'amour. La liquidation de la masturbation de la prime enfance n'est vraiment pas chose facile ou indifférente.

Avec l'abandon de la masturbation clitoridienne, il y a renoncement à une part d'activité. La passivité a maintenant le dessus ; l'acte de se tourner vers le père s'effectue principalement à l'aide de motions pulsionnelles passives. Vous reconnaissez qu'une telle vague de développement, qui écarte du chemin l'activité phallique, aplanit le terrain pour la féminité. S'il n'y a pas alors trop de choses qui se perdent par refoulement, cette féminité peut prendre une tournure normale. Le souhait avec lequel la fille, se tournant vers le père, s'adresse à lui est sans doute, à l'origine, le souhait visant le pénis que la mère lui a refusé et qu'elle attend maintenant du père. Mais la situation féminine n'est instaurée que lorsqu'au souhait visant le pénis se substitue celui visant l'enfant, l'enfant venant donc à la place du pénis, selon une ancienne équivalence symbolique. Il ne nous échappe pas qu'antérieurement déjà, dans la phase phallique non perturbée, la fille avait souhaité avoir un enfant ; c'était bien là le sens de son jeu avec les poupées. Mais ce jeu n'était pas, à vrai dire, l'expression de sa féminité, il était au service de l'identification à la mère, dans l'intention de remplacer la passivité par l'activité. Elle

212

jouait à la mère et la poupée c'était elle-même ; elle pouvait dès lors faire avec l'enfant tout ce que la mère avait coutume de faire avec elle. C'est seulement avec l'arrivée du souhait de pénis que l'enfant-poupée devient un enfant reçu du père et, désormais, le plus fort des buts souhaités par la femme. Le bonheur est grand quand ce souhait d'enfant trouve, un jour à venir, son accomplissement réel, mais tout particulièrement quand l'enfant est un petit garçon qui apporte avec lui le pénis tant désiré. [138] Dans l'assemblage « un enfant reçu du père », il est fort fréquent que l'accent porte sur l'enfant, laissant le père non accentué. Ainsi l'ancien souhait masculin de posséder le pénis transparait encore à travers la féminité achevée. Mais peut-être devrions-nous reconnaître ce souhait de pénis plutôt comme un souhait féminin par excellence.

Avec le transfert sur le père du souhait d'un pénis-enfant, la fille est entrée dans la situation du complexe d'œdipe. L'hostilité envers la mère, qui n'avait pas besoin d'être recréée à neuf, connaît à présent un grand renforcement, car celle-ci devient la rivale qui obtient du père tout ce que la fille désire de lui. Le complexe d'Œdipe de la fille a longtemps dissimulé à notre regard sa liaison préœdipienne à la mère, qui pourtant est si importante et laisse derrière elle des fixations si persistantes. Pour la fille, la situation œdipienne est l'issue d'un développement long et difficile, une sorte de liquidation provisoire, une position de repos qu'on ne délaisse pas de sitôt, d'autant plus que le début de la période de latence n'est pas loin. Et voilà que maintenant, dans le rapport du complexe d'Œdipe avec le complexe de castration, nous sommes frappés par une différence entre les sexes qui est vraisemblablement lourde de conséquences. Le complexe d'Œdipe du garçon, dans lequel il désire sa mère et voudrait éliminer son père comme rival, se développe naturellement à partir de la phase de sa sexualité phallique. Mais la menace de castration le contraint à abandonner cette position. Sous l'impression du danger de perdre le pénis, le complexe d'Œdipe est délaissé, refoulé, dans le cas le plus normal détruit fondamentalement, et un sur-moi sévère est institué comme son héritier. Ce qui se produit chez la fille est quasiment le contraire. Le complexe de castration prépare le complexe d'Œdipe au lieu de le détruire sous l'influence de l'envie de pénis, la fille est évincée de

la liaison à la mère et elle entre dans la situation œdipienne comme dans un havre. Avec l'absence de l'angoisse de castration disparaît le motif principal qui avait poussé le garçon à surmonter le complexe d'Œdipe. La fille y reste pour une durée indéterminée, elle ne le démolit que tardivement, et alors imparfaitement. [139] La formation du sur-moi doit nécessairement souffrir de ces circonstances, il ne peut pas atteindre à la force et à l'indépendance qui lui confèrent sa significativité culturelle et... les féministes n'aiment pas entendre signaler les répercussions de ce facteur sur le caractère féminin moyen.

Pour revenir maintenant en arrière : nous avons mentionné, comme la deuxième des réactions possibles après la découverte de la castration féminine, le développement d'un fort complexe de masculinité. Par là on entend que la fille se refuse en quelque sorte à reconnaître ce fait désagréable, que dans une révolte pleine de défi elle exagère encore la masculinité qui était jusqu'ici la sienne, qu'elle reste attachée à son activité clitoridienne et cherche refuge dans une identification avec la mère phallique ou avec le père. Qu'est-ce qui peut être décisif pour cette issue ? Nous ne pouvons pas nous représenter autre chose qu'un facteur constitutionnel, une plus grande mesure d'activité, telle qu'elle est habituellement caractéristique du mâle. L'essentiel du processus est bien qu'à cet endroit du développement est évitée la vague de passivité qui inaugure le tournant vers la féminité. L'action maximale de ce complexe de masculinité nous semble être l'influence exercée sur le choix d'objet, au sens d'une homosexualité manifeste. L'expérience analytique nous enseigne certes que l'homosexualité féminine prolonge rarement en droite ligne, ou ne prolonge jamais, la masculinité infantile. Il semble que dans ce cas aussi ces filles prennent pour un temps le père pour objet et se mettent dans la situation œdipienne. Mais ensuite elles sont poussées, de par les inmanquables déceptions avec le père, à la régression à leur complexe de masculinité précoce. Il ne faut pas surestimer la significativité de ces déceptions ; elles ne sont pas épargnées non plus à la fille destinée à la féminité, sans qu'elles aient le même succès. La surpuissance du facteur constitutionnel semble incontestable, mais les deux phases dans le développement de l'homosexualité féminine se reflètent très

bien dans les pratiques des homosexuelles qui jouent aussi souvent et aussi nettement l'une avec l'autre le rôle de la mère et de l'enfant que de l'homme et de la femme. [140]

Ce que je vous ai raconté là est pour ainsi dire la préhistoire de la femme. C'est une acquisition des toutes dernières années, qui a pu vous intéresser en tant qu'échantillon d'un travail analytique minutieux. Comme la femme elle-même en est le thème, je me permets de mentionner, cette fois par leur nom, quelques femmes à qui cette investigation doit des contributions importantes. Le Dr Ruth Mack Brunswick ^a a, la première décrit un cas de névrose qui remontait à une fixation au stade préœdipien et n'avait pas du tout atteint la situation œdipienne. Il avait la forme d'une paranoïa de jalousie et s'avéra accessible à la thérapie. Le Dr Jeanne Lampl-de Groot ^b a constaté, dans des observations solides, l'activité phallique si incroyable de la fille envers la mère ; le W Helene Deutsch ^c a montré que les actes amoureux des femmes homosexuelles reproduisent les relations mère-enfant.

Il n'est pas dans mon intention de suivre ce qu'il en est ultérieurement de la féminité à travers la puberté jusqu'à l'époque de la maturité. Nos lumières n'y suffiraient d'ailleurs pas. Je vais rassembler quelques traits dans ce qui suit. Me rattachant à la préhistoire, je veux seulement mettre ici en relief que l'épanouissement de la féminité reste exposé aux perturbations dues aux manifestations résiduelles de la période préliminaire masculine. Des régressions aux fixations de ces phases préœdipiennes se produisent très fréquemment ; dans le cours de nombreuses vies on en arrive à une alternance répétée de périodes dans lesquelles c'est la masculinité ou bien la

féminité qui a pris le dessus. Une part de ce que nous autres hommes appelons l'« énigme de la femme » découle peut-être de cette expression de la bisexualité dans la vie féminine. Mais

- a. "Die Analyse eines Eifersuchtwahnes" (L'analyse d'un délire de jalousie, *Int. Z. Psychoanal.*, 1928, 14, 458-507.
- b. "Zur Entwicklungsgeschichte des Oedipuskomplexes der Frau" (Sur l'histoire de développement du complexe d'Œdipe de la femme), *Int. Z. Psychoanal.*, 1927, 13, 269-282.
- e. "Ueber die weibliche Homosexualität" (De l'homosexualité féminine), *Int. Z. Psychoanal.*, 1932, 18, 219-241.

215

une autre question semble, au cours de ces investigations, avoir atteint l'état où elle peut être tranchée. Nous avons nommé la force de pulsion de la vie sexuelle libido. La vie sexuelle est dominée par la polarité masculin-féminin ; on est donc amené à envisager le rapport de la libido avec cette opposition. [141] Il ne serait pas surprenant qu'il se révélât qu'à chaque sexualité fût assignée sa libido particulière, de sorte qu'une espèce de libido poursuivrait les buts de la vie sexuelle masculine, une autre ceux de la vie sexuelle féminine. Mais ce n'est en rien le cas. Il n'y a qu'une libido, qui est mise au service de la fonction sexuelle tant masculine que féminine. A elle-même nous ne pouvons donner aucun sexe ; si, suivant l'assimilation conventionnelle de l'activité et de la masculinité, nous voulons l'appeler elle-même masculine, nous ne devons pas oublier qu'elle assure aussi la représentation des tendances à buts passifs. Quoi qu'il en soit, l'assemblage « libido féminine » manque de toute justification. Notre impression est alors que la libido a été soumise à davantage de contrainte quand elle se trouve mise de force au service de la fonction féminine et que — pour parler en termes de téléologie — la nature tient moins soigneusement compte de ses revendications que dans le cas de la masculinité. Et — pour penser de nouveau en termes de téléologie — cela peut avoir sa raison dans le fait que l'exécution du but biologique a été confiée à l'agression de l'homme et a été rendue, dans une certaine mesure, indépendante du consentement de la femme.

La frigidité sexuelle de la femme, dont la fréquence semble confirmer cette mise au second plan, est un phénomène encore insuffisamment compris. Parfois psychogène et accessible alors à notre influence, elle suggère dans d'autres cas l'hypothèse d'un conditionnement constitutionnel et même la contribution d'un facteur anatomique.

J'ai promis de vous exposer encore quelques particularités psychiques de la féminité venue à maturité, telles qu'elles s'offrent à nous dans l'observation analytique. Nous ne revendiquons pas plus qu'une valeur de vérité moyenne pour ces affirmations ; de plus, il n'est pas toujours facile de discriminer ce qui doit être attribué à l'influence de la fonction sexuelle et ce qui doit l'être au dressage social. Nous attribuons donc à la féminité un plus

216 [142]

haut degré de narcissisme qui influence encore son choix d'objet, si bien qu'être aimée est pour la femme un besoin plus fort qu'aimer. A la vanité corporelle de la femme participe encore l'action de l'envie de pénis, étant donné qu'il lui faut tenir en d'autant plus haute estime ses attraits, en dédommagement tardif pour son infériorité sexuelle originelle. A la pudeur, qui passe pour une qualité féminine par excellence, mais qui est beaucoup plus affaire de convention qu'on ne pourrait le penser, nous attribuons la visée originelle de masquer la défectuosité de l'organe

génital. Nous n'oublions pas qu'elle a plus tard assumé d'autres fonctions. On estime que les femmes ont apporté peu de contributions aux découvertes et aux inventions de l'histoire de la culture, mais peut-être ont-elles quand même inventé une technique, celle du tressage et du tissage. S'il en est ainsi, on serait tenté de deviner le motif inconscient de cette prestation. C'est la nature elle-même qui aurait fourni le modèle de cette imitation, en faisant pousser, au moment de la maturité sexuée, la toison génitale qui dissimule l'organe génital. Le pas qui restait encore à franchir consistait à faire adhérer les unes aux autres les fibres qui, sur le corps, étaient plantées dans la peau et seulement enchevêtrées les unes avec les autres. Si vous repoussez cette idée incidente comme fantastique et si vous m'imputez comme une idée fixe l'influence du défaut de pénis sur la configuration de la féminité, je suis naturellement sans défense.

Les conditions du choix d'objet de la femme sont bien souvent rendues méconnaissables par les modalités sociales. Là où il peut se montrer librement, il s'effectue souvent selon l'idéal narcissique de l'homme que la fille avait souhaité devenir. La fille est-elle restée dans la liaison au père, donc dans le complexe d'Œdipe, elle choisit selon le type paternel. Etant donné que, au moment où la fille se tourne de la mère vers le père, l'hostilité de la relation de sentiment ambivalente est restée du côté de la mère, un tel choix devrait assurer un mariage heureux. Mais très souvent intervient l'issue qui menace, de façon générale, une telle liquidation du conflit d'ambivalence. [143] L'hostilité, laissée en arrière, rejoint la liaison positive et empiète sur le nouvel objet. L'époux, qui avait d'abord hérité du père, recueille aussi avec le temps l'héritage

217

maternel. Il peut ainsi facilement arriver que la seconde moitié de la vie d'une femme soit remplie par le combat contre son mari, comme la première, plus courte, l'a été par la révolte contre sa mère. Une fois que la réaction a été vécue jusqu'au bout, un second mariage peut aisément prendre une configuration beaucoup plus satisfaisante. Un autre changement dans l'être de la femme, auquel ceux qui s'aiment ne sont pas préparés, peut intervenir après que dans le mariage le premier enfant est né. Sous l'impression de sa propre maternité, une identification avec sa propre mère, contre laquelle la femme s'était rebellée jusqu'au mariage, peut être revivifiée et attirer à elle toute la libido disponible, de sorte que la contrainte de répétition reproduit un mariage malheureux des parents. Que le facteur ancien du défaut de pénis n'ait toujours pas perdu sa force, cela se montre dans la réaction distincte de la mère à la naissance d'un fils ou d'une fille. Seul le rapport au fils apporte à la mère une satisfaction sans restriction ; c'est en fin de compte, de toutes les relations humaines, la plus parfaite, celle qui est le plus exempte d'ambivalence. Sur le fils, la mère peut transférer l'ambition qu'elle a dû réprimer chez elle, attendre de lui la satisfaction de tout ce qui lui est resté de son complexe de masculinité. Le mariage lui-même n'est pas assuré tant que la femme n'a pas réussi à faire de son mari aussi son enfant, et à agir à son égard le rôle de la mère.

L'identification à la mère, chez la femme, permet de reconnaître deux strates, la précœdipienne, qui repose sur la liaison tendre à la mère et la prend pour modèle, et celle, plus tardive, issue du complexe d'Œdipe, qui veut éliminer la mère et la remplacer auprès du père. De toutes deux il reste beaucoup pour l'avenir, on est assurément en droit de dire qu'aucune n'est surmontée dans une mesure suffisante au cours du développement. [144] Mais c'est la phase de la tendre liaison précœdipienne qui est décisive pour l'avenir de la femme ; c'est en elle que se prépare l'acquisition de ces particularités avec lesquelles elle satisfera plus tard à son rôle dans la fonction sexuelle et assumera ses inestimables activités sociales. En outre, c'est dans cette identification qu'elle acquiert pour

l'homme l'attractivité qui embrase chez lui en état amoureux sa liaison œdipienne à la mère. Sauf qu'ensuite ce n'est très fréquemment que le fils qui obtient ce que le mari avait brigué pour lui-même. On a l'impression que l'amour de l'homme et celui de la femme sont éloignés l'un de l'autre d'une différence de phase psychologique.

Le fait qu'il faille reconnaître à la femme peu de sens de la justice est sans doute en corrélation avec la prédominance de l'envie dans sa vie d'âme, car l'exigence de justice est une élaboration de l'envie, indiquant à quelle condition on peut se départir de celle-ci. Nous disons aussi des femmes que leurs intérêts sociaux sont plus faibles et leur capacité de sublimation pulsionnelle moindre que celle des hommes. Le premier point découle sans doute du caractère dissocial ^a qui est, sans aucun doute, propre à toutes les relations sexuelles. Ceux qui s'aiment se suffisent à eux-mêmes, et même la famille répugne à se laisser inclure dans des associations plus larges. L'aptitude à la sublimation est soumise aux plus grandes fluctuations individuelles. En revanche, je ne peux m'empêcher de mentionner une impression qu'on ne cesse d'éprouver dans l'activité analytique. Un homme dans la trentaine apparaît comme un individu juvénile, plutôt inachevé, dont nous attendons qu'il exploite de toute sa force les possibilités de développement que lui ouvre l'analyse. Mais une femme au même âge de la vie nous effraie fréquemment par sa rigidité et son immutabilité psychiques. Sa libido a pris des positions définitives et semble incapable de les quitter pour d'autres. Des chemins vers un développement ultérieur ne se dégagent pas ; c'est comme si tout le procès avait déjà terminé son cours, restant désormais ininfluçable, bel et bien comme si le difficile développement vers la féminité avait épuisé les possibilités de la personne. [145] Nous déplorons cet état de choses en tant que thérapeutes, même lorsque nous réussissons à mettre fin à la souffrance par la liquidation du conflit névrotique.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire sur la féminité. C'est assurément incomplet et fragmentaire, et le ton n'est pas toujours bienveillant.

a. *dissozial* : incapable de s'intégrer à la société.

Mais n'oubliez pas que nous n'avons décrit la femme que dans la mesure où son être est déterminé par sa fonction sexuelle. Cette influence va certes très loin, mais nous ne perdons pas de vue que telle ou telle femme peut bien être aussi par ailleurs un être humain. Voulez-vous en savoir davantage sur la féminité, interrogez vos propres expériences de vie ou adressez-vous aux poètes, ou attendez que la science puisse vous donner des renseignements plus approfondis et plus cohérents.